

VENISE

Une aube douce et voilée nous accueille, confondant nos silhouettes avec celles d'arbres et de statues d'une immobilité mortuaire. Au départ de notre périple, un accord implicite s'était spontanément établi entre Ratan et moi. Celui de notre entraînement matinal quotidien, cela quels que soient le lieu, le climat ou les caprices de la météo locale. Une discipline, pas une obligation. Ce matin, nos uniques spectateurs sont une bande de chats suriàn. Nous nous saluons et commençons le combat. Autour de nous, le silence. Un silence que nous savourons. Seul l'entrechoquement de nos bâtons rythme l'effort muet de nos corps et la cadence de nos souffles. D'un simple geste ou regard, Ratan m'enseigne comment masquer mes mouvements, murer ma pensée ou attirer mon adversaire là où je peux le contrôler. Torse nu et huilé, la peau luisante, il est superbe, rapide, efficace, sans concession. Un soleil spectral perce maintenant la brume. Les chats s'étirent, le combat est fini. Suants et fatigués, mais comblés par cette complicité fraternelle et sans ambiguïté, nous rentrons dans la maison encore endormie. A notre grande surprise, Pia est déjà debout et nous interpelle depuis la cuisine.

— Venez les enfants, le café est chaud.

— Déjà debout, Comtesse ? dis-je en l'embrassant, tandis que Ratan, transpirant et à moitié nu, s'incline devant elle sans aucune gêne.

Il est en confiance, mode indienne, comme s'il était dans sa maison à Panchgani. Elle rit, espiègle.

— Je me lève toujours de bonne heure. Vous étiez absolument magnifiques tous les deux. Dante a apprécié, ajoute-t-elle en caressant l'animal qui, couché sur ses genoux, une patte après l'autre, lui masse le ventre.

— Vous comprendrez Comtesse, que je ne puis rester aussi peu vêtu devant un témoin aussi redoutable que Dante, plaisante Ratan en se levant. Je vais donc, si vous le permettez, prendre une douche.

— Un fort bel homme, commente-t-elle en souriant après qu'il se soit éclipsé. Et toi Amah, que comptes-tu faire en cette matinée brouillardeuse ?

— Rien de spécial, Pia. Passer un moment dans le salon de musique. La réaction de Ratan, hier à propos des partitions, a attisé ma curiosité.

— Tu n'as pas à me demander l'autorisation. Je te le dis et le répète, tu es ici chez toi.

La porte grince sur ses gonds et s'ouvre sur le salon de musique. Une pièce ronde et haute dont le plafond charpenté est mis en valeur par un puits de lumière. Une odeur d'encaustique flotte dans l'air, la même qu'au monastère. Mue par un réflexe familier, j'avance sur la pointe des pieds vers le demi-queue qui trône sur une estrade au centre de la pièce. Sur les murs patinés, la somptueuse fresque d'un planisphère rappelle le style naïf et coloré de Chagall. Entre des masques africains, océaniens et japonais, des violons et des guitares. Garnies de coussins en velours vénitien de couleurs vives, des banquettes basses épousent l'arrondi du mur. Entre elles, s'intercalent une bibliothèque où s'amoncellent des partitions ; un meuble bar brésilien dont la marqueterie figure des crustacés ; et deux guéridons en bois sur l'un desquels trône un mirifique gramophone à pavillon. Une atmosphère paisible et propice au recueillement.

C'est alors que j'aperçois, dissimulée par le haut dossier du fauteuil où elle est assise, tête légèrement inclinée sur le côté sous une abondante chevelure blanche nimbée d'un voile de lumière, une silhouette immobile, face à la large baie en arc de cercle qui donne sur le parc. Alors que je commence à discrètement rebrousser chemin, d'un geste de la main l'étrange personnage m'invite à venir près de lui. Sa main est robuste, noueuse et hâlée. Une chevalière en or enchâssée d'une émeraude brille à son annulaire. Une gourmette, elle aussi en or, cerce son poignet. Il se lève avec une souplesse inattendue pour un homme plus vraiment de première jeunesse, puis se dirige vers le gramophone, tourne la manivelle et fait pivoter le bras, avant de poser délicatement l'aiguille sur le disque. Un air de piano se met à grésiller en sourdine. Grand et

bien bâti, des traits réguliers, des yeux noisette, un regard vif et pénétrant, une barbiche d'une blancheur éclatante qui lui pique le menton, l'homme s'avance vers moi d'un pas alerte. Je peine à garder mon sérieux tant son accoutrement excentrique relève d'une mise en scène savamment étudiée. Ainsi vêtu, on le croirait tout droit sorti de la *commedia dell'arte* : veste de velours cramoisi, exubérante chemise à jabot en dentelle blanche, col fermé par une lavallière assortie à la couleur violette rayée d'ivoire d'un pantalon bouffant serré aux chevilles. Il glisse un bras autour de ma taille, sa main gauche vient se poser délicatement sur ma main droite, puis il m'entraîne dans une valse, le menton tiré en avant. Ses tourbillons parfaitement contrôlés me font rapidement perdre la notion du temps et de l'espace. Sa légèreté m'étonne autant que sa force et la sûreté de ses pas. Un danseur hors pair ! De ceux auxquels la plus maladroite des partenaires s'abandonne avec une confiance absolue, comme dans une milonga.

La musique s'arrête, son corps se relâche.

— Vous venez d'entendre *Bella Donna*, la barcarolle du gondolier vénitien sublimée par Mendelssohn, déclame-t-il d'un ton théâtral. Puis, imitant le geste du gondolier, il se met à fredonner :

"L'amour s'est embarqué sur ma gondole / Et je redis pour lui ma douce barcarolle / Plus tendre dans la nuit au ciel qui luit / Ma voix s'envole et jusqu'au jour chante l'amour. "

Voilà du vrai, voilà de l'authentique ! s'exclame-t-il. Hélas ! De leurs chants qui suivaient le rythme de leur godille, ne résonne plus d'un canal à l'autre, que cette foutue ritournelle napolitaine couinée par un accordéon, *O Sole Mio* ! De la soupe pour touristes.

— Vous dansez bien...

— Malgré mon âge, allais-tu dire ou as-tu pensé ? s'esclaffe-t-il. Ah Angelo mio ! Je ne suis pas un guerrier comme tu sembles l'être, mais un yogi. Plus d'un demi-siècle de pratique quotidienne initiée dans ton pays natal... Tu sais, ce matin à l'aube, je vous ai vus dans le parc. Le soleil pastillait blafard dans un ciel mou et cotonneux Et dans ce brouillard qui dissolvait les formes, étouffait le bruit chuintant de l'eau qui s'égout-

taît et amortissait le claquement sec des bâtons, toi, une femme guerrière, la chevelure défaite et le front ceint d'un bandeau immaculé, et lui, samourāï irréal à la peau brune mouillée de sueur et de bruine. Un ballet amoureux et un combat singulier. Je t'ai vue tomber, te relever, tomber à nouveau. Et lui, d'une élégance virile, d'une précision meurtrière, un cobra indien. Hiératique. Je t'ai entendue souffler, ahaner, crier de crispation, de douleur peut-être. Je t'ai entendue te taire. C'était, c'était... et puis, putain les chats. Quelle scène ! Fellini devait en jouir ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six voyous de Venise, six suriān pour témoins. Les chats de Giulia, elle aurait sûrement adoré mon amie. On oublie que les animaux sont très sensibles au feeling, à l'énergie, à tous ces trucs là. Quelle émotion, quel kif ! Que ne suis-je peintre ou poète plutôt que luthier !

Il se taît. Nous restons face à face quelques secondes, nous perdant chacun dans le regard nu de l'autre.

— Francesco Gobetti pour vous servir, Princesse, dit-il en faisant une discrète révérence. Luthier, musicien et yogi. Mais aucune importance ! ajoute-t-il en époussetant d'un geste désinvolte le plastron de sa veste.

Luthier ! C'est donc lui le fameux luthier, pensé-je. Comment as-tu fait, frangin, pour gérer un tel énergumène, toi si posé, si indolent ? Faut-il que cet homme excelle dans son art !

— Je savais que tu viendrais, Amah, reprend-il doucement en appuyant fortement sur le tu. Ne sois pas gênée. La jeunesse se tutoie, la vieillesse agonise sous les politesses. Le vouvoiement pourrit les sentiments !

Prenant mes mains entre les siennes, il me couve du regard sans rien dire. Seule, l'expression sérieuse et triste de ses yeux semble trahir un conflit intérieur.

— Les mots sont trompeurs, mia Piccolina. Les émotions n'ont plus de saveur. Jérôme Savonarole et sa police des mœurs sont de retour ! Paraissons peu ce que nous sommes, paraissons plus ce que les autres veulent que l'on soit, c'est le mot d'ordre, dit-il presque dans un souffle.

Puis se tapant du poing fermé la poitrine, il ajoute d'une voix forte :

— Je suis un artiste, un vrai, pas un de ces faiseurs comme il y en a tant de nos jours, et un artiste dit toujours la vérité. Il n'obéit à aucun paradigme. De ceux-là, il se contrefout. Ah les paradigmes, les paradigmes, Piccolina ! J'ai arraché la page de tous mes dictionnaires où figuraient ces lettres concentrationnaires. Fini, terminé, out ! Je veux être le dieu du vin ? Je suis Bacchus. Je veux être Pantalone ? Je suis Pantalone ou Arlequin. Et qu'on ne vienne pas m'emprisonner entre deux hastags !

Il se baisse, me prend dans ses bras comme on prend une jeune mariée pour passer la porte de son nouveau foyer, puis me dépose sur la banquette près du gramophone.

— Attends, attends une seconde. Écoute... Écoute ça Amah ! *La création du monde* de Darius Milhaud. Le pianiste de jazz Dave Brubeck a dû s'en inspirer parce que dans son morceau..., commente-t-il tandis que l'aiguille crachote sur le disque. Bah ! Laisse tomber, c'est une autre histoire !

Il se redresse, les mains plaquées sur ses reins et arquant légèrement son dos, poursuit :

— Francesco Gobetti, un beau nom, tu ne trouves pas ? Je suis l'ultime représentant d'une longue lignée de luthiers remontant au dix-septième siècle, à moins... à moins qu'un jeune artiste, un vrai de vrai, ne reprenne le flambeau. Mais j'en doute, j'en doute jeune fille. Leur archet joue sur les sphères célestes de leur nouveau Dieu, leur smartphone.

— Vous n'avez jamais été marié ? demandé-je timidement.

La musique bourdonne en un crépitement continu. Il se lève, reste immobile et droit devant la fenêtre, le regard scrutant sans but l'immensité vide du parc. Un rire étouffé lui secoue le corps.

— Tout disparaît. Les chats, les Vénitiens, Venise, toi, moi, Aedan, mon art... Tout fout le camp. La vraie pizza, le vrai vin, l'Italie squattée par les footballeurs et les velinas, ces décadentes Simonetta Vespucci, aussi aguicheuses que vulgaires, qui ornent les plateaux de télé pour filouter l'audimat. On leur ouvre même des écoles ! A pisser de honte !

L'Italie si riche de culture bazarde tout, même sa jeunesse. Oui bien sûr ! J'ai eu quelques amours, des amours ancillaires et une passion, une passion funèbre.

Je l'observe sans rien dire, intriguée. Il sourit amusé, ébauche un geste de la main.

— J'aime la boulangère, celle qui fait le pain ; la maraîchère qui vend ses légumes au marché ; la paysanne qui prend soin de sa terre et de ses animaux ; la domestique qui veille avec orgueil sur le bon ordre de la maison dont elle a la charge ; la céramiste qui modèle et sculpte l'argile ; la femme courage qui a à cœur de bien faire ce qu'elle fait... Je le dis sans me moquer. Cette femme-là n'est jamais dans le calcul, ni dans l'anticipation. Bien au contraire ! Elle est comme chacun de nous, disponible à l'amour romantique. Comme toi, Angelo mio, comme moi, comme Luchino ou la comtesse. Et quand elle est amoureuse, elle l'est avec la même et indéfectible sincérité que celle qu'elle met pour faire son pain ou bêcher son champ. Cette femme courage, du moins pour moi, s'incarne dans la Magnani, scintillante, touchante et ténébreuse.

— Et votre passion funèbre ?

Il a un rire sans joie.

— Giulia, la femme aux chats. Érudite. Sculptrice animalière. Une *cat woman*. Belle, sensuelle, toute en courbes et en griffes, gourmande, cruelle aussi, même dans sa gentillesse. Un amour félin. Dououreux, infidèle, qui laisse des traces à vif, avec lequel construire est une impossibilité. Un amour vrai, sans mensonges ni faux semblants, une sacrée chance pour un homme. Un amour lunaire aussi. Chaque pleine lune, un corps à corps consomptif jusqu'à la prochaine lune. Elle faisait l'amour comme elle fondait un bronze en cire perdue. Une cire, un bronze. « Répéter le même acte toujours avec le même homme, c'est corrompre la sauvagerie créative de la rencontre, disait-elle. Je nourris et prends soin de tous mes chats. Ce sont mes soldats. Et mon armée de suriàn ne miaule pas, amor mio, elle feule. » Giulia, une femme absolue. Beaucoup plus que moi. La femme la plus pure que j'ai connue. Une passion qui a duré quelques lunes inoubliables, plaisante-t-il.

— Si ce n'est pas indiscret, Francesco, pourquoi aucune des femmes que vous avez aimées ne partage votre vie, lui demandé-je en songeant à Arizona.

— Le mariage et avoir des enfants sont la grande maladie de la femme. Que veux-tu que je te dise ? Toutes rêvaient de devenir Madame Gobetti ! Cristo santo, quels risques prend-on quand on s'épouse ? Aucun, c'est fini, plié, adjugé, vendu à crédit sur des années. Par contre, dans l'éphémère de l'amour romantique ! Celui-là est pur, libre, spontané et surprenant. Quand la maladie les prenait, que leur fièvre montait, ce que je comprends, je partais. Je ne pouvais être un père. Impossible ! Il n'y avait pas de place en moi pour la paternité. Tout comme dans le cœur de Giulia, il n'y n'avait pas de place pour moi... Elle est d'ailleurs la seule qui m'ait quitté. Non parce qu'elle désirait se marier ou avoir des enfants. Pas du tout ! Juste parce que user et abuser méchamment de sa jeunesse était sa priorité. Encore une autre histoire dans l'histoire !

Il ferme les yeux, gardant une immobilité absolue, en proie à une douloureuse crispation. Il rouvre enfin les yeux et se tourne vers moi.

— Aedan est resté une année chez moi, reprend-il. Toute une putain d'année. As-tu idée de ce que cela signifie ? Une rencontre démente. Des moments déjantés. Attachants en diable. Jamais de toute ma vie, je n'ai vécu des jours d'une telle intensité. Pas même avec Giulia. Ce qu'il a laissé derrière lui, ce qu'il a emporté avec lui est... comment te dire, Angelo mio ? Impliable. C'est cela, impliable ! J'étais censé lui enseigner, moi, l'excellentissime luthier Francesco Gobetti, ultime descendant de mon lignage et tout l'héritage qui va avec... Mais c'est lui, ton frère, qui m'a appris.

Il se tait un instant, se caresse machinalement la barbe, hausse les sourcils et poursuit d'un ton ému, qui va crescendo jusqu'au moment où marcher lui devient nécessaire pour juguler son émotion.

— Soyons sérieux, tu le connais bien ton frère, non ? Il avait ce que les Chinois appellent le Jing, le parfait, l'excellent, le subtil, la quintessence.

Il virevolte sur lui-même.

— Ce talent spécial, cette aura spéciale ! Il était fou parce qu'il était lui-même. Toujours, n'importe où, n'importe quand. Pia a dû éprouver un sentiment similaire lorsqu'elle l'a vu et entendu jouer au Campo du Ghetto Nuevo.

Je le regarde pensive. Son comportement est d'une labilité fascinante. Toujours en mouvement et tout en geste. Sa voix agréable oscille sans essoufflement entre graves et aigus, en suivant les inflexions de ses émotions et de ses pensées. Il crie, éructe, braille même, murmure ou soupire, rit ou s'esclaffe. Ses yeux s'écarquillent, se ferment, se fixent ou se froncent jusqu'à l'oblique. Son regard brille de malice ou noircit de consternation, fulgure de colère ou vous emprisonne. Sans jamais tomber dans la vulgarité ou le ridicule. Au premier abord, on peut s'y tromper et le prendre pour un détraqué par l'âge, voire pour un bipolaire. Rien de plus faux. Francesco se travestit avec brio en un personnage baroque cachant sous un masque changeant sa lucide mélancolie.

— Dans les rues de Panchgani, Aedan attirait les sourires. Hommes et femmes lui passaient la main dans les cheveux, l'embrassaient, l'étreignaient. Certains même allaient jusqu'à lui baiser les mains, convaincus qu'il portait bonheur. Cela m'amusait et me subjuguait tout à la fois. J'en étais fière. Il était beau, mais en même temps, ce qu'il suscitait me déconcertait et parfois m'effrayait. Pour moi, il était simplement mon grand-frère. Mais dites-moi, Francesco, comment avez-vous connu la Comtesse ?

— A l'hôpital, juste à la fin de la guerre. Pia m'a sauvé d'une pleurésie. A l'époque, une maladie était souvent fatale. On trouvait très peu d'antibiotiques, alors elle m'a soigné avec de l'homéopathie et des plantes médicinales. Mon Dieu qu'elle était belle ! J'étais fou amoureux d'elle. Un excellent remède, l'amour ! Mais j'étais jeune et Carlo la courtisait. Je n'avais plus personne. J'étais fils unique. Les Chemises Noires avaient assassiné mes parents et incendié notre maison. Sans Pia, je ne serais pas ce que je suis. Elle m'a sauvé la vie, mais aussi pris sous son aile. Après avoir financé mon atelier, elle et son mari m'ont offert leur

carnet d'adresse dès son ouverture... Suis-moi Amah, allons-y, dit-il en m'offrant son bras.

Couloirs. Portes fermées. Tableaux, meubles, bibelots, plantes. La maison est immense. Nous nous arrêtons en face d'une porte arrondie devant laquelle Francesco lève les bras en signe de salut.

— Ne rigole pas, jeune fille. Ce n'est pas une manie d'un vieux loufoque. Je le fais chaque fois que je rentre dans mon atelier. Une manière de remercier ce lieu. J'y ai usé tellement de jours et de nuits de plaisir. Tant de chefs d'œuvre, célèbres et anonymes, y sont passés entre mes mains. Et mes violons sont nés ici, dans ce qui est à la fois mon temple et mon refuge. Parfois, comme de vieux amis, nous nous mettons tous deux en lumière. D'autres fois, en obscurité totale, et je reste là des heures assis dans mon vieux fauteuil dégingué, juste à rêver. Rares sont les personnes admises dans mon intimité brouillonne et turbulente. Mis à part Pia, Luchino, toi et quelques maîtres luthiers, personne. Mes clients, je les reçois au salon de musique.

J'attends qu'il mentionne Aedan. Il n'en fait rien. Alors, je le provoque gentiment :

— Et Tazio, le compagnon de Luchi ?

— Tazio, Tazio... Mais évidemment, Piccolina ! Cet homme béni des dieux s'occupe de mon estomac. Un génie ! Il m'amène des plats fabuleux, sans jamais prévenir, mais toujours pile au moment opportun, ni cinq minutes avant, ni cinq minutes trop tard. Quand il apparaît, j'arrête tout, je lâche ma gouge et abandonne mon vernis. Tazio le magnifique, formidablement gentil, avec une sensibilité à fleur de cœur. C'est l'octave de mon ventre, cet homme. Et sa bouffe, sa partition terrestre.

Il ouvre la porte et s'efface pour me laisser entrer dans l'atelier. Son agencement est très semblable à celui d'Oncle David. Même odeur de vernis et de bois, même luminosité, mêmes outils soigneusement rangés, pinces et crayons qui débordent des bords ; établis alignés sous les fenêtres et poêle à bois central. Des violons, quelques guitares et un violoncelle sont soit suspendus aux poutres ou bien rangés sur des

étagères. Une photographie en noir et blanc est en appui contre l'une d'elles. Je m'en approche. Aedan et Francesco y prennent la pose. Francesco et moi avons les larmes aux yeux.

— Je me souviens comme si c'était hier lorsqu'il y est entré ici pour la première fois. On aurait dit que l'air s'était subitement raréfié tant sa présence imprégnait le lieu. Même si ton frère n'avait rien d'un gringalet, il n'y avait rien de physique là-dedans. Non cela venait de là ! dit-il en appuyant la main sur son plexus. Dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il était celui à qui j'aimerais transmettre le savoir de toute une dynastie luthière pour qu'il le pérennise. Mais le destin en a décidé autrement.

— C'est plutôt Aedan qui en a décidé autrement, vous ne croyez pas, Monsieur Gobetti ? Réaliser les volontés terrestres de Dieu exige parfois de tendre la main au diable.

— À qui le dis-tu, jeune fille ! Mon ancêtre, qui est mort assez jeune et s'appelait aussi Francesco, avait d'abord été cordonnier, ce que la corporation des luthiers ne lui a jamais pardonné. Et, bien que ses violons - une vingtaine en sept ans d'amour dédiés à son art - n'aient rien à envier à ceux des maîtres de son époque, il est toujours resté à leurs yeux un minable « facteur d'instruments », celui qui fabriquait des pompes ! Cela faisait marrer ton frère qui m'a raconté qu'avant de devenir luthier grâce au grand-père de ta tante Sarah, ton oncle David était ébéniste.

— Pourquoi Aedan n'est pas resté ?

— Pourquoi ? répète-t-il tout en ouvrant un sac en tissu. Il en sort une pipe en écume de mer patinée par l'usage.

— Parce que Piccolina, ton frère, tu ne pouvais pas le retenir et encore moins l'attacher. C'est même un exploit qu'il soit resté aussi longtemps ! Si je vais à cent mille à l'heure, lui allait à cinq cent mille. Je suis un rapide pour comprendre, mais lui... Lui, il n'avait pas besoin de comprendre...

Comment t'expliquer ? Il savait. C'était presque un état de grâce qui lui collait à l'âme, comme s'il était branché en permanence sur des forces invisibles. Il avait soif de découvrir, il voulait donner, partager, toujours aller vite. Savoir lequel de nous deux fut le maître et l'autre

l'élève est une question que je me pose encore aujourd'hui. Elle restera hélas sans réponse.

Il bourre lentement sa pipe, gratte une allumette et tire quelques bouffées rapides avant de poursuivre.

— Je te donne un exemple, Angelo mio. On m'avait confié pour le restaurer un violon de Santo Serafino, un luthier contemporain de mon ancêtre. A l'époque et toujours suivant les lunes, on utilisait des bois coupés au printemps dans les forêts de Turquie, et sans tronçonneuse ! Au terme d'un transport qui prenait des mois, les troncs arrivaient à Venise imprégnés des intempéries subies durant les aléas du voyage. Ils étaient alors stockés pendant plusieurs mois, voire plusieurs années, dans les eaux du Largetto del Legname, le lac du bois. Je ne te raconte pas l'odeur du lieu, ça puait sec ! Enfin bref, non seulement le bois changeait de couleur, mais sous l'action des bactéries, il se durcissait tout en devenant plus léger et flexible, ce qui au final influençait le timbre du violon. Je n'arrivais pas à comprendre ce foutu violon, je veux dire à en saisir l'âme. Un violon doit être en équilibre autour de son centre de gravité, exactement comme l'Homme de Vitruve de Léonard de Vinci l'est autour de son nombril. J'étais tourmenté et absent de moi-même, incapable de travailler. Aedan, lui, restait à la marge, se contentant de prendre soin de moi.

Il s'interrompt quelques secondes et tire à plusieurs reprises sur sa pipe, comme si le temps entre chaque bouffée donnait du poids à son silence.

— J'ai fini par renoncer et je lui ai demandé de s'en occuper. Quelques jours plus tard, le violon était réparé. Aedan s'était retrouvé avec la gouge dans la bouche. Il avait fait je ne sais quoi, lui-même n'en savait absolument rien, il ne s'en souvenait plus mais le résultat était là. Je me souviens encore mot pour mot ce qu'il m'a alors dit : « Un violon n'est pas juste le produit du génie humain ou un accord entre le son, le bois et le vernis, Francesco. C'est un reflet de la totalité, aussi mystérieux, aussi intimidant, aussi parlant que tout ce qui nous interpelle. L'important n'est pas de pondre des copies conformes aux Amati, aux Stradi-

varius ou aux Gobetti avec tout un baratin d'enfer autour. L'important est de jouer juste. Je veux dire qu'une attitude juste sonne toujours juste. Celle que ton cordonnier d'ancêtre a dû avoir pour passer des souliers aux archets. Quoi qu'on en dise, mon très cher Don Gobetti, ce n'est pas le luthier, fut-il Sir Stradivarius, qui crée la beauté du son. Je vais te montrer. File-moi le plus mauvais violon que tu as sous la main. »

— Angelo mio, à ce moment, l'envie de lui fermer le clapet a été la plus forte. Je suis allé farfouiller dans mon cimetière à violons et j'en ai déniché un. Un violon chinois très basique qui traînait là depuis des mois. Ton frère m'a fixé avec un air blagueur et m'a dit : « reviens dans deux heures, le temps pour moi de le régler. » Quand je suis revenu, il a calé l'instrument sous son menton et s'est mis à jouer *Caprice 24* de Niccolò Paganini, le Jimmy Hendrix de l'époque. Sublime, déchirant, époustouflant. Un diable, ton frère ! Une fois le morceau achevé, il m'a tendu cet engin de fortune : « Tu vois, Francesco, une boîte à sardines et trois cordes suffisent à sortir un son superbe. Sans le violoniste, le plus formidable des violons n'est rien d'autre que le cadavre d'un magnifique instrument. Ce n'est pas le Leica qui a fait Cartier Bresson, ni les couleurs de Sennelier qui ont fait Picasso. Avec un Zorki russe, Bresson aurait été Bresson, tout comme Picasso avec des tubes de peinture achetés au supermarché du coin. »

Il se tait un instant pendant lequel son regard reflète le tumulte de ses souvenirs.

— Un drôle de type, ton frangin. Il avait un incroyable talent et il s'en foutait royalement. Ça me fichait en rogne. Déguster un sandwich fait par Tazio, boire une bière, piquer une tête dans l'Adriatique, fabriquer un superbe violon ou restaurer un instrument, tout avait pour lui la même importance. Le mythe de Stradivarius, le vernis, le bois, tout ça... Il se pliait de rire. « De la frime pour gogos, opinait-il. Du marketing autour d'un mythe spéculatif pour ne faire que du fric. Rien d'éso-térique, ni de mystérieux là-dedans ! Preuve en sont les violons de Paul Kaul qui ont remporté plusieurs prix contre les Stradivarius, au grand dam de la presse spécialisée. Ou ceux de Martin Schleske et de Gauthier

Loupe. » Ce jour du Santo Serafino, crois-moi, j'avais la rage. Une vraie blessure d'orgueil. Et comme si ça ne suffisait pas, Aedan a ouvert une bouteille de vin. Deux verres sur l'établi. Un blasphème dans mon atelier !

« Tu devrais le savoir Francesco, m'a-t-il dit, un violon rencontre son musicien comme il rencontre son luthier. On est dans le monde du sensible et de la mystique, mais cette dernière n'est pas l'atout gagnant à tous les coups. Ce n'est pas parce que tu n'es pas arrivé à restaurer ce fichu Santo Serafino, que tu n'es pas un bon luthier. Il ne faut pas te sentir complexé parce que cette rencontre n'a pas eu lieu. Tu as superbement restauré beaucoup d'autres violons, mais celui-ci n'est pas le tien. C'est le mien. J'en savais quelque chose avant ? Non. Je peux restaurer tous les violons ? Non. Je suis meilleur que toi en tant que luthier ? Sûrement pas. Mais il y a des choses que je sais et toi, non. Toi, tu voudrais éprouver une affinité immédiate avec tous les instruments que tu désosses sur ton établi. Qu'ils deviennent tes enfants. Tu n'as toujours pas compris que ce qui fait la magie de cette rencontre, c'est sa rareté. Et dans une vie de luthier, elle peut très bien ne jamais se présenter. »

Ton frère nous a servi à chacun un verre de *Vernaccia-di-oristano*, une couleur jaune doré et un arôme d'amande amère ! Où l'avait-il déniché, Piccolina ? Mystère ! Mais ce vin m'a tout de suite mis un voilier dans le palais, direction la Sardaigne en plein Venise. Le comble ! Grisé peut-être par ce trésor sarde, Aedan, habituellement peu bavard et insaisissable, a poursuivi :

« Le bois a ses propres lois qui doivent être respectées, mais aussi comprises par celui qui le travaille. D'une certaine manière, le bois décide par sa structure de la forme qui lui sera donnée. La matière garde la mémoire d'un geste et d'un esprit, ceux du créateur du violon, comme elle garde celle de sa sueur ou de la saleté du temps, la patine. Cette survivance se transmet à travers les générations. Les sentiments qui y sont liés ne ressurgiront du passé, pour s'exprimer à nouveau, qu'une fois rencontrée la personne qui sera en osmose avec le créateur de l'instrument. »

Le flot de ses paroles se tarit un instant. Le temps pour lui de rallumer une nouvelle fois sa pipe. À petits coups, il en ranime le brasier, les yeux perdus dans le vide, comme s'il avait oublié ma présence.

— Mais quel soulagement quand il s'est barré ! Face à un tel coco, deux sentiments suffisent pour écrire le pitch du film : l'amour et la haine ! Comme d'hab ! Parce que quand même, angelo moi, un type pareil, ça t'apporte beaucoup, mais ça t'enlève aussi beaucoup. Ça te tanne la peau jusqu'au sang. Avec lui, le monde était plus cru. Ce n'était pas comme dans le monde d'aujourd'hui du mi-cuit, du demi-salé ou de l'aigre-doux. Non. C'était tout « très ». C'était tout « trop ». Tu comprends ? Alors oui, j'ai été soulagé quand il est parti ! Heureusement... heureusement Piccolina, qu'il n'est pas resté ! Si l'honnêteté me rattrape, qu'est-ce que j'en fais ? L'honnêteté, elle galope toujours elle ! On dit qu'avec l'âge, vient la sagesse. Mes couilles oui ! On continue à se mentir, on continue à croire en je ne sais quoi. Avec ton frère, ce n'était pas possible. Le cheval était là, il piaffait et galopait derrière mes plus de quatre-vingts piges. Mais ça, je ne l'ai compris qu'après. C'est vrai, je l'avoue, j'ai eu la larme quand on s'est dit adieu. J'avais mal. J'ai vidé deux bouteilles de Valpolicella pour apaiser mon chagrin. Avec le temps, j'ai su. Je suis un vieux luthier, un vieux musicien, un vieux yogi. Un vieux punk.

— Francesco, vous continuez à fabriquer des violons ?

— De temps en temps... De temps en temps, Amah. Mon atelier reste toujours mon antre. Je suis un Cromagnon, un homme des cavernes. Le dernier des Gobetti. Quant au monde ? Je fuis les noirceurs galeuses qui le recouvrent peu à peu. Mais si des Aedan et des Amah passent ma porte, je suis là. Je serai toujours là pour la lumière.

Un coup de pied dans la porte.

— C'est Tazio, me dit Francesco en lui ouvrant la porte.

Ce dernier passe sa tête dans l'embrasure, il porte deux assiettes à dessert.

— J'arrive à point nommé à ce que je vois ! Quel air sérieux tous les deux ! Voici deux tiramisus goûteux. Ça devrait vous redonner des

forces. Tu connais certainement Amah, ce dessert planétaire qui a presque autant de recettes que de légendes. Ma fable préférée, qui était aussi celle de ton frangin, affirme que le tiramisu serait né dans les bordels où les courtisanes aimaient à se requinquer avec ce sabayon au mascarpone, avant de brûler leurs calories avec leurs clients. Bon appétit, mes chéris ! Vous m'en direz des nouvelles, dit-il en nous lançant un baiser du bout des doigts, avant de disparaître aussi rapidement qu'il est apparu.

Son dessert est divin. Je m'en lèche les doigts avec une gourmandise enfantine, oubliant presque mon hôte. Il me rappelle à sa réalité en me tendant un coffret en bois.

— C'est pour toi, Piccolina. Le jour où ton frère me l'a confié, il m'a parlé de « sentinelle perdue ». Sur le moment je n'ai rien compris. Mais ce jour-là, sans que je sache pourquoi, je me souviens avoir pleuré, dit-il en me baisant la main. Maintenant, je te laisse, referme bien la porte derrière toi quand tu t'en iras.

Le coffret serré contre ma poitrine, je contemple, le canal en contrebas où l'eau couleur bronze emprisonne un ciel jaune soufré. Au loin, vers la lagune, quelques mouettes solitaires tourbillonnent en criant. C'est l'heure où l'ombre dispute à la lumière son territoire nocturne. J'ouvrirai le coffret plus tard. Je me sens vidée par un trop plein d'émotions. Ma pensée vagabonde. Arizona ne répond toujours pas. Je pense à Neill. J'ai envie de la proximité de Ratan. J'ai oublié de regarder dans le salon de musique s'il y avait des partitions signées « Aedan »...